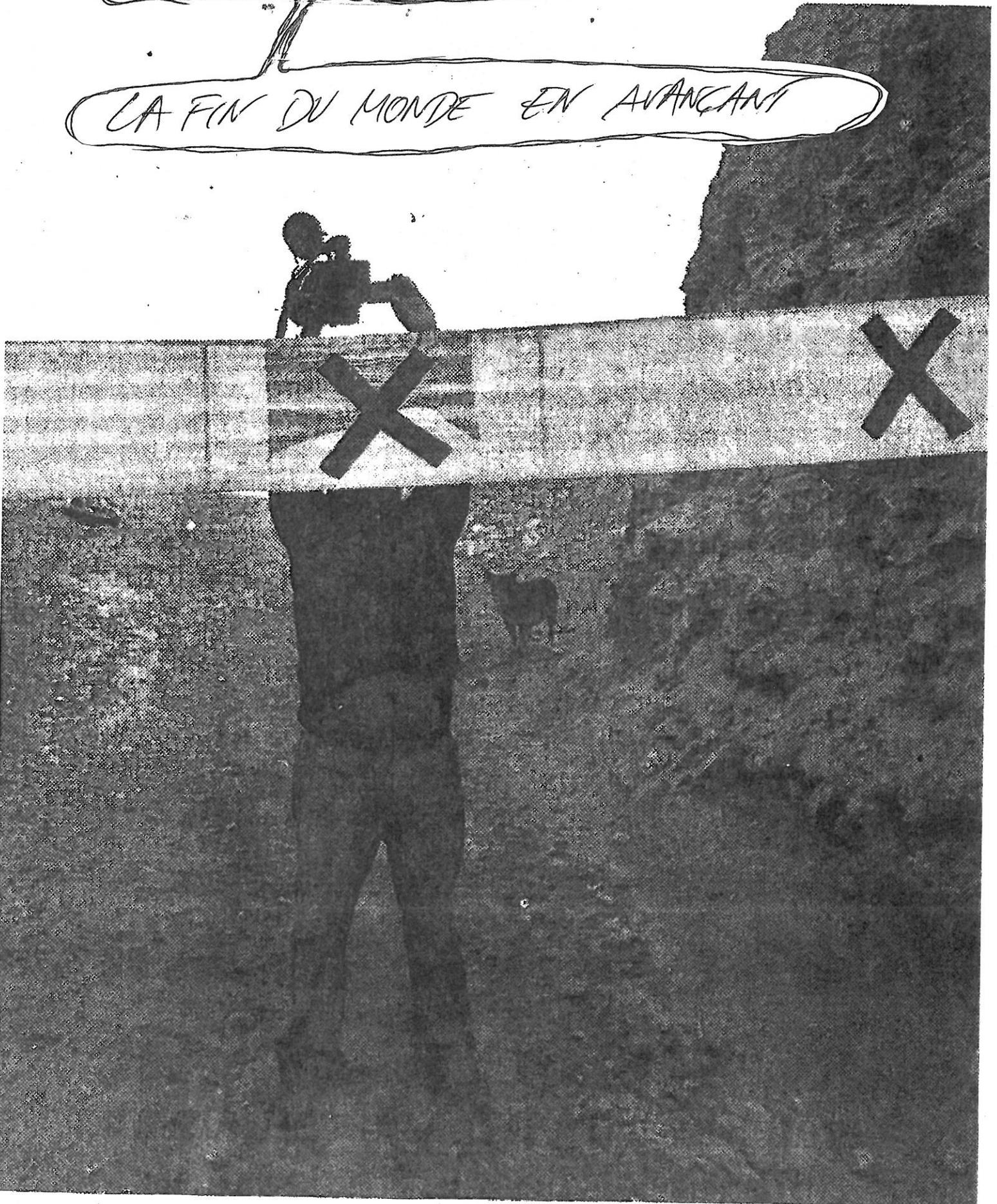


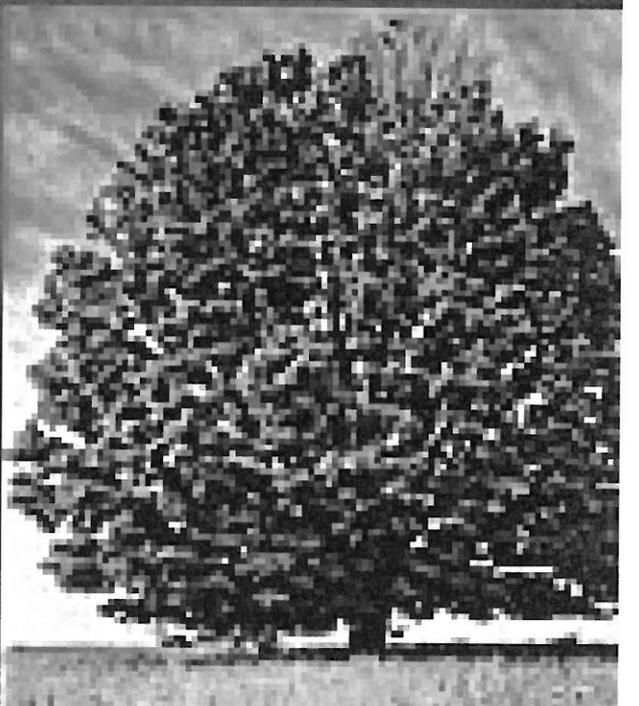
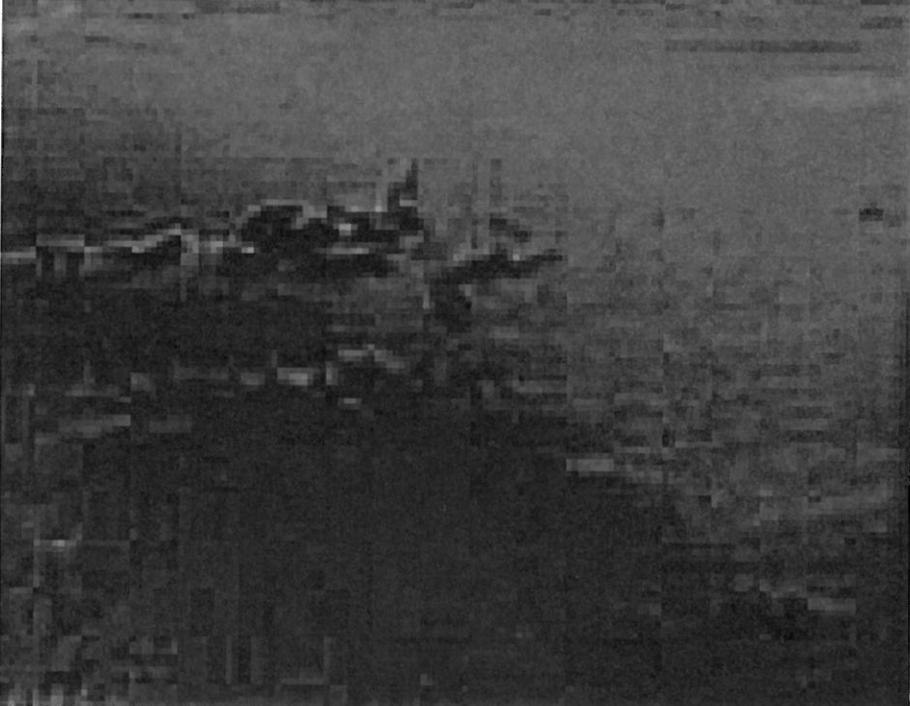
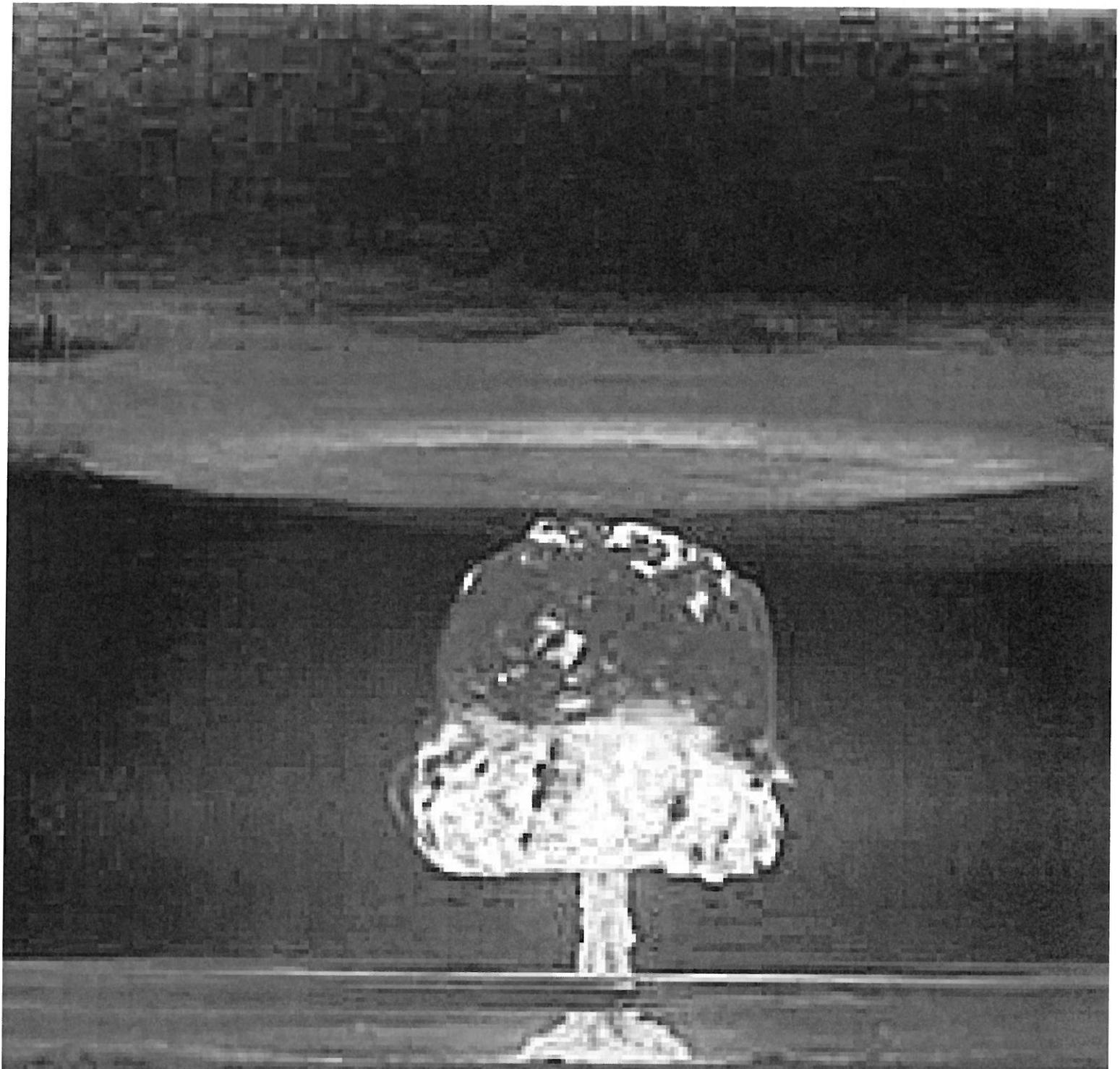
THEATRE PERMANENT

# JOURNAL

18 SEPTEMBRE 2013  
N° 12

LA FIN DU MONDE EN AVANCEMENT





# Au pas cadencé de la putréfaction

1.

Il doit avoir dix neuf ans quand il écrit ça. À peine plus. Un enfant encore. Et pourtant il la nomme comme telle puisqu'il écrit « Enfance ». Il faut s'en être déjà arraché pour pouvoir la nommer. Plus encore pour pouvoir la compter. Enfance gâchée, brisée menu par le ciel du Nord, par la mère crétine, hirsute, et son sens bien paysan de la castration, par le père qui ne pointera plus le bout de son nez au 73 rue Bourbon, par les frères et les sœurs – parce que ça braille et que ça chie dans la maison sans discontinuer –, enfance pour bête de somme, enfance à l'âme docile – le vieil héritage des serfs qui coule en lui –, enfance qui sue l'obéissance, enfance perdue quelque part – où, on ne sait.

Ce sera *Enfance IV* : « Je serais bien l'enfant abandonné sur la jetée partie à la haute mer, le petit valet, suivant l'allée dont le front touche le ciel. » (*Les Illuminations*)

En quelques vers à peine, l'enfance, raillée et célébrée, les fictions d'identité, les visages d'emprunt qui dessinent l'élan qui porte le jeune homme vers ce qu'il ignore encore et qui pourtant est là – l'errance, le départ, la transformation, le silence, parce qu'« on ne peut pas, au sortir de l'enfance, indéfiniment étrangler son prochain » (René Char, *Tu as bien fait de partir*)

Et pêle-mêle, la folie de l'académicien, le suprême chercheur, la méthode dérégulée, « le savant au fauteuil sombre », la terrasse aux saintes prières, le marcheur avalé par son chemin, « piéton de la grand'route par les bois nains »,

Et toujours marchant, portant les pas au sol, toujours avançant dans l'ombre comme dans « la lessive d'or du couchant », cette chute de soi sur soi-même que l'on appelle la marche et qui fabrique l'obstination :

*« Les sentiers sont âpres. Les monticules se couvrent de genêts.  
L'air est immobile. Que les oiseaux et les sources sont loin ! Ce ne  
peut être que la fin du monde, en avançant. »*

2.

Pour moi, Dom Juan est celui qui dit : « Ce ne peut être que la fin du monde, en avançant. » Et qui le réalisant, nous le fait vivre à tous.

3. « Ce ne peut être que la fin du monde, en avançant. » Dire cela. Et le dire dans un grand éclat de rire. Qui n'est pas la tranquille mélancolie de celui qui marche au couchant et sait la fin proche. Qui n'est pas le constat orgueilleux, provoquant du « il faut imaginer Sisyphe heureux ». Qui n'est pas cette vérité au couteau de boucher qui traverse les chambres. Qui n'est pas le bourdonnement stérile de l'abeille épaisse qui s'en va au labeur. Qui n'est pas l'explosion en plein vol de celui qui coïncide avec sa destruction. Mais qui est plutôt la joie, grave, sérieuse, terrible, légère, de qui chemine au milieu des décombres mais a cessé de leur parler. Qui est ce geste à la fois puéril et sage que de tendre la main à la statue. Qui est le savoir qu'un monde meurt en ce moment même et qu'il est près de finir.

Voilà pourquoi le dernier acte de *Dom Juan* ne saurait être une clause morale. La scène finale n'est pas un procès, elle est une clef de compréhension car rétrospectivement le trajet de Dom Juan devient intelligible : il est l'homme qui coûte que coûte poursuit son chemin, et regarde la statue, en avançant. Pensée de l'homme qui marche, de l'homme de la route qui se dresse en face de la pensée de l'homme immobile qu'incarne de manière superlative la statue, dont la possibilité de se mouvoir est pour le moins réduite – et qui nous vaut dans certaines mises en scène des pitreries cocasses d'acteurs empêtrés dans leurs costumes de Commandeur qui ne bougent qu'avec peine, semblables alors à ces immondes peluches qui inondent les rues de Disneyland quelle que soit la période de l'année.

4. Derrière ce regard favorable posé sur un Dom Juan, il y en a aussi un autre qui serait moins généreux à son endroit, une lecture qui ferait sonner différemment le « Ce ne peut être que la fin du monde, en avançant. »

C'est Rimbaud, avachi, pataud et catholique, le visage suant la chaleur de l'Afrique, dont on se demande, au final, s'il avait vraiment bien fait de partir. C'est Rimbaud, devenu négociant à Aden, qui meurt dans la puanteur d'un corps devenu plaie. C'est Rimbaud faisant des comptes d'apothicaire, tenant le cahier précis des sorties et des entrées dont témoignent les liasses de lettre que recèle la part sombre de son œuvre, la part méconnue, celle de la correspondance africaine. C'est Rimbaud commissionnaire du silence et de la bêtise qui fonçait tête baissée au-devant de son destin apathique et sordide. Cette part sombre de Dom Juan, ce visage du déclin lequel est-il ? Parfois, il m'arrive de voir en lui la figure de ce qui vient, de ce qui est déjà : le monde de la consommation illimitée, celui de la surface prête à endosser des idées comme on empoche des mises ou porte sur soi la dernière veste à la mode, celui du déplacement, de la perte jusqu'à plus soif de l'espace, de l'énergie. Il m'arrive de voir en lui ce monde affranchi de frontières, entraîné dans le vertige de la dépense, ce monde impatient et triste et désabusé qui occupe des espaces qui ne sont qu'interrègne et non-lieu – pourvu qu'on s'y oublie –, ce monde de tours, ce monde de parkings, ce monde de centres commerciaux, de complexes multisports-cinéma-magasins, ce monde de rocades, de bretelles, d'aluminium, de verre, de latex, de moquette, d'open space, de sucrètes, de

machine, ce monde confus, touffus, bouffi, prolix, satisfait, fébrile, qui en a ras la gueule mais qui en veut encore. Ce monde pour petits marquis sûrs de soi, pour alchimistes de la morale, qui font des vices des vertus et des vertus des vices, ce monde que rejette en bloc – avec l’orgueil qui l’accompagne – Alceste, que rejette aussi avant lui Timon, avec une audace supplémentaire : celle de la haine qu’il confesse pour l’argent.

5. Cet espèce de signifiant vide qu’est ce Dom Juan auquel on peut arrimer ce visage des décombres me fait irrémédiablement penser à l’Hamlet d’Heiner Müller. Ce Dom Juan qui ne pourrait que dire :

« J’étais Dom Juan.

Je me tenais au bord de la tombe

et je parlais avec la statue

BLABLA, dans le dos les ruines de l’Europe.

Les trompettes annonçaient ma mort,

Tous déjà suivaient mon cadavre,

Bien contents de ce deuil qui exécutait leur vengeance

QUI EST LE CORPS DANS LE CORBILLARD /

POUR QUI CES PLAINTES ET CES PLEURS /

ET TOUT CE TINTAMARRE /

LE CORPS EST CELUI D’UN GRAND /

SCÉLÉRAT

J’arrêtai le cortège funèbre, ouvris le cercueil avec mon épée,

la lame se brisa,

J’y parvins avec le tronçon restant

et distribuai mon corps mort

VIANDE QUI SE RESSEMBLE S’ASSEMBLE

aux miséreux tout autour.

Le deuil se changea en allégresse,

l’allégresse en glotonnerie.

À travers moi mon corps criait

SI ON POUVAIT VOIR AU TRAVERS DE MOI

ON NE POURRAIT PAS S’EMPECHER DE M’AIMER DE ME PARDONNER QUELLE

DIFFERENCE Y A-T-IL ENTRE LES DEUX ?

Je me couchai par terre

et j’entendis le monde tourner

au pas cadencé de la putréfaction. » (d’après H. Müller)

## A. Rimbaud, "Enfance", *Les Illuminations*

### I

Cette idole, yeux noirs et crin jaune, sans parents ni cour, plus noble que la fable, mexicaine et flamande ; son domaine, azur et verdure insolents, court sur des plages nommées, par des vagues sans vaisseaux, de noms féroce­ment grecs, slaves, celtiques.

À la lisière de la forêt — les fleurs de rêve tintent, éclatent, éclairent, — la fille à lèvres d'orange, les genoux croisés dans le clair déluge qui sourd des prés, nudité qu'ombrent, traversent et habillent les arcs-en-ciel, la flore, la mer.

Dames qui tournoient sur les terrasses voisines de la mer ; enfantes et géantes, superbes noires dans la mousse vert-de-gris, bijoux debout sur le sol gras des bosquets et des jardinets dégelés — jeunes mères et grandes sœurs aux regards pleins de pèlerinages, sultanes, princesses de démarche et de costume tyranniques, petites étrangères et personnes doucement malheureuses.

Quel ennui, l'heure du "cher corps" et "cher cœur".

### II

C'est elle, la petite morte, derrière les rosiers. — La jeune maman trépassée descend le perron. — La calèche du cousin crie sur le sable. — Le petit frère — (il est aux Indes !) là, devant le couchant, sur le pré d'œillets. — Les vieux qu'on a enterrés tout droits dans le rempart aux giroflées.

L'essaim des feuilles d'or entoure la maison du général. Ils sont dans le midi. — On suit la route rouge pour arriver à l'auberge vide. Le château est à vendre ; les persiennes sont détachées. — Le curé aura emporté la clef de l'église. — Autour du parc, les loges des gardes sont inhabitées. Les palissades sont si hautes qu'on ne voit que les cimes bruissantes.

D'ailleurs il n'y a rien à voir là-dedans.

Les prés remontent aux hameaux sans coqs, sans enclumes. L'écluse est levée. Ô les calvaires et les moulins du désert, les îles et les meules.

Des fleurs magiques bourdonnaient. Les talus le berçaient. Des bêtes d'une élégance fabuleuse circulaient. Les nuées s'amassaient sur la haute mer faite d'une éternité de chaudes larmes.

### III

Au bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir.

Il y a une horloge qui ne sonne pas.

Il y a une fondrière avec un nid de bêtes blanches.

Il y a une cathédrale qui descend et un lac qui monte.

Il y a une petite voiture abandonnée dans le taillis, ou qui descend le sentier en courant,  
enrubannée.

Il y a une troupe de petits comédiens en costumes, aperçus sur la route à travers la lisière  
du bois.

Il y a enfin, quand l'on a faim et soif, quelqu'un qui vous chasse.

### IV

Je suis le saint, en prière sur la terrasse, — comme les bêtes pacifiques paissent jusqu'à la  
mer de Palestine.

Je suis le savant au fauteuil sombre. Les branches et la pluie se jettent à la croisée de la  
bibliothèque.

Je suis le piéton de la grand'route par les bois nains ; la rumeur des écluses couvre mes pas.  
Je vois longtemps la mélancolique lessive d'or du couchant.

Je serais bien l'enfant abandonné sur la jetée partie à la haute mer, le petit valet, suivant  
l'allée dont le front touche le ciel.

Les sentiers sont âpres. Les monticules se couvrent de genêts. L'air est immobile. Que les  
oiseaux et les sources sont loin ! Ce ne peut être que la fin du monde, en avançant.

### V

Qu'on me loue enfin ce tombeau, blanchi à la chaux avec les lignes du ciment en relief —  
très loin sous terre.

Je m'accoude à la table, la lampe éclaire très vivement ces journaux que je suis idiot de  
relire, ces livres sans intérêt.

À une distance énorme au-dessus de mon salon souterrain, les maisons s'implantent, les  
brumes s'assemblent. La boue est rouge ou noire. Ville monstrueuse, nuit sans fin !

Moins haut, sont des égouts. Aux côtés, rien que l'épaisseur du globe. Peut-être les  
gouffres d'azur, des puits de feu. C'est peut-être sur ces plans que se rencontrent lunes et  
comètes, mers et fables.

Aux heures d'amertume je m'imagine des boules de saphir, de métal. Je suis maître du  
silence. Pourquoi une apparence de soupirail blêmirait-elle au coin de la voûte ?

Fondation d'une anthropologie des lieux et des « non-lieux »

Raphaël Bessis : Poursuivons l'exploration des résultats « d'une anthropologie sans exotisme » propre à la mondialisation, mais cette fois-ci sous l'angle de la *question des lieux*. En effet, le lieu représente pour vous un objet d'une richesse immense d'un point de vue ethnologique. Vous avez ainsi pu dire : « si je devais créer une discipline qui serait l'*ethno-analyse*, et non pas la psychanalyse, je partirais de la *résidence* : faire parler les gens de l'endroit où ils vivent, d'où ils viennent, des raisons pour lesquelles ils habitent à tel endroit... Tout se déverse, et des morceaux entiers de vie vous sont livrés. »<sup>36</sup> Tâchons donc de faire un pas en direction de cette question des lieux.

Vous définissez le lieu comme étant à la fois « *identitaire* (au sens où un certain nombre d'individus peuvent s'y reconnaître et se définir à travers lui), *relationnel* (en ce sens qu'un certain nombre d'individus, les mêmes, peuvent y lire la relation qui les unit les uns aux autres) et *historique* (en ce sens que les occupants du lieu peuvent y trouver les traces diverses d'une implantation ancienne, le signe d'une filiation). Ainsi le lieu est triplement symbolique (au sens où le symbole établit une relation de complémentarité entre deux êtres ou deux réalités) : *il symbolise le rapport de chacun de ces occupants à lui-même, aux autres occupants et à leur histoire commune.* »<sup>37</sup> En rapport avec cette

<sup>36</sup> « Du Togo à la Touraine » (entretien avec Gilles Heuré), *Télérama*, n° 2687, 11 juillet 2001, p. 62.

<sup>37</sup> *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Ed. Champs Flammarion, 1994, p. 157.

définition du lieu vous posez ce que pourrait être « un non-lieu » soit « un espace où ni l'identité, ni la relation, ni l'histoire ne sont symbolisées »<sup>38</sup>.

En ajout à cette double définition - celle du lieu et du non-lieu - vous précisez la complexité qui fait nos mondes contemporains en rappelant que « ce qui est un lieu pour certains peut être un non-lieu pour d'autres et inversement. Un aéroport, par exemple, n'a pas le même statut aux yeux du passager qui le traverse et aux yeux de celui qui y travaille tous les jours. »<sup>39</sup>

Il faut ici comprendre que l'élaboration de ce couple conceptuel est au service d'une thèse : « *la multiplication des non-lieux, au sens empirique, est pourtant caractéristique du monde contemporain*. Les espaces de la circulation (autoroutes, voies aériennes), de la consommation (grandes surfaces) et de la communication (téléphones, fax, télévision, réseaux câblés) s'étendent aujourd'hui sur la terre entière (...) »<sup>40</sup> On pourra sans peine ajouter qu'actuellement les espaces de circulation, de consommation et de communication *fusionnent*, de telle sorte, par exemple, que c'est au sein d'un même aéroport que l'on trouvera une personne téléphonant depuis son portable assis à « la terrasse » d'un café buvant sa canette de Coca-Cola. Les trois espaces ne sont donc pas nécessairement séparés, au contraire.<sup>41</sup>

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>41</sup> A propos de cette dernière idée on lira avec profit l'article de François Bellanger : « Les lieux de transport : des centres commerciaux du XXI<sup>ème</sup> siècle ? » (in *Les viessees de la ville*, [dir. A. Pény et S. Wachter], Ed. L'Aube, 1999.) où l'on y apprend par exemple que « 65% des appels passés avec un téléphone portable aujourd'hui en France le sont d'une voiture » (p. 26), ou encore que « les lieux de

On peut se demander si, dès lors que je passe le plus clair de mon temps à m'installer dans ces non-lieux, je continue à les percevoir sous l'angle de votre définition première, à savoir des espaces privés d'identité, de relations comme d'histoires. En effet, si je prête attention au fait que je dois passer deux ou trois heures de ma vie dans les transports en commun chaque jour, que par ailleurs, je passe au moins une heure et demie au téléphone, et qu'à cela se rajoute encore le fait que je sois au moins quatre heures devant un écran (télématique et/ou télévisuel), ce qui correspond à un contact quotidien avec des non-lieux de 7 heures en moyenne, j'ai l'impression que, pour beaucoup d'entre nous qui passons notre vie dans ces non-lieux, ils n'ont plus du tout les caractéristiques originaires de non-lieu que vous leur attribuez, sans pour autant peut-être rejoindre les caractéristiques desdits « lieux ». Comment de votre position d'anthropologue appréhendez-vous le type d'identité, de relation et d'histoire qui se tisse dans des non-lieux pour des personnes qui s'y installent ?

Marc Augé : Tout d'abord je tiens à préciser que l'on ne peut pas établir une liste empirique et définitive, de « non-lieux » d'un côté et de « lieux » de l'autre. Il s'agit là de notions relatives, et il m'est apparu de plus en plus évident que ce qui comptait c'était le couple lieu/non-lieu comme un instrument pour analyser de manière lisible l'espace social, qu'il s'agisse de l'espace structuré par une absence d'identité, de relation et d'histoire ou du contraire. Vous avez rappelé l'exemple de l'aéroport qui témoigne de

---

transit devraient encore s'accroître dans les années qui viennent au vu de la rentabilité fabuleuse qu'ils génèrent : le chiffre d'affaires des magasins en gares est, en effet, 2 fois supérieur à ceux des commerces de centre-ville à surface et offre égales (...). » (p. 30)

P.V. Aujourd'hui, il ne faut pas se faire d'illusions. Ce traumatisme de la mutation, avant qu'il n'y ait de nouvelles règles d'économie et de justice sociale, durera une ou deux générations. On ne peut pas être plus précis. Ceux qui disent « la crise est conjoncturelle et tout va s'arranger », sont non seulement des menteurs, mais comme vous dites des négationnistes.

MB : Des démagogues...

P.V. : ... et ce sont eux qui empêchent le travail que mènent péniblement assistantes sociales, sociologues, médecins et tous les hommes de bonne volonté. Nos hommes politiques, pour des raisons bien réelles, ont tous loisirs d'utiliser à fond les médias : être élu, réélu, voilà l'enjeu, voilà leur jeu. A croire qu'ils oublient ce que veut dire : représenter les citoyens, leurs demandes et leurs requêtes... Et là, j'en reviens à notre discussion, mieux, à notre constat de guerre civile. Outre les « sous-hommes » de la rue et leurs chiens dont nous venons de parler, on en revient à une sorte de guerre médiévale des clans, des petits seigneurs de la drogue et autre produits — destructeurs, comme les armes aux États-Unis en vente libre... Ce retour de la guerre des clans dans la ville — je rappelle que nous ne sommes plus dans le cas de la trisomisation des continents, comme il y a un demi-siècle en Afrique ou en Asie, mais des villes, qu'elles se situent aux États-Unis, en Europe ou ailleurs... À propos de la vente libre des armes et à la porte ouverte ou fermée : je pense que la majorité préférerait abattre le spectre du petit Rwandais sur le seuil de son appartement qui le dérange, assis devant l'image des catastrophes du monde qui défilent à la télévision et dont il se délecte de manière morbide !

MB : Cette situation de décomposition de la ville en clans, mafias et guerre intestine d'individu contre individu que vous venez d'évoquer, est un des phénomènes de la déconstruction urbaine de la ville. Elle a lieu dans les plus grandes villes : je rappelle qu'à Washington, il y a eu un « couvre-feux » pour les jeunes ! On voit bien que la question que nous avons analysée de la déconstruction géométrique, de la déconstruction familiale, architecturale, tout cela se retrouve dans la déconstruction de la ville et dans la déconstruction sociale que nous avons appelée « guerre civile ». Même si c'est une guerre civile virtuelle, elle fait des morts-vivants bien réels avec le chômage, la déshérence et l'abandon.

C'est — et je ne fais pas un jeu de mots, le KO du chaos. C'est dû en grande partie — je me répète peut-être, mais je ne comprends pas pourquoi la majorité des gens n'en a pas conscience — à la croyance du progrès qui apportera et apportera toujours du bien-être, un mieux vivre de plus... Je re-citerai le problème de la sur-immunologie médicale et de la nature qui inventera toujours des maladies et des fléaux « régulateurs ». Ça, on n'y peut rien et on n'y pourra jamais rien... La sur-croyance dans les progrès et la science, est également une sorte de révisionnisme. On espère, c'est presque physiologique, alors qu'on devrait savoir qu'il n'y a qu'un entre-deux, qui trouvera une issue inéluctable, entre le début, la venue au monde et la fin, la mort : c'est la vie terrestre. Pour moi, c'est le grand problème ; c'est la question du relativisme dont vous avez parlé dans un de nos entretiens précédents.

P.V. : Je crois qu'on ne peut pas en dire plus. Nous allons aborder la dernière partie de nos entretiens. Et je dirais la aussi en conclusion non pas comme Nietzsche : « Dieu est mort », mais à la place du Dieu du monothéisme, du judaïsme et du christianisme, on vient de porter au pinacle un dieu-machine, un *deus ex machina* et, les athées d'aujourd'hui ne sont que les dévots du dieu machine, cybernétique, le dieu des prothèses, etc. Il y a un intégrisme de la science et de la technique, comme il y a un intégrisme mystique. Alors, pour en revenir au progrès dont vous venez de parler : il n'y a pas d'acquis sans perte. Quand on invente l'ascenseur, on perd l'escalier. Bien sûr, il y a toujours un escalier, mais il devient issue de secours. Quand on invente l'avion supersonique, on perd le paquebot et les paquebots deviennent des cargos, des poubelles qui errent sur des mers mortes, d'où viendra peut-être un jour la grande catastrophe.

MB : Mais aussi — et c'est une note optimiste — des paquebots de secours, comme les bornes d'ancrage pour sdf.

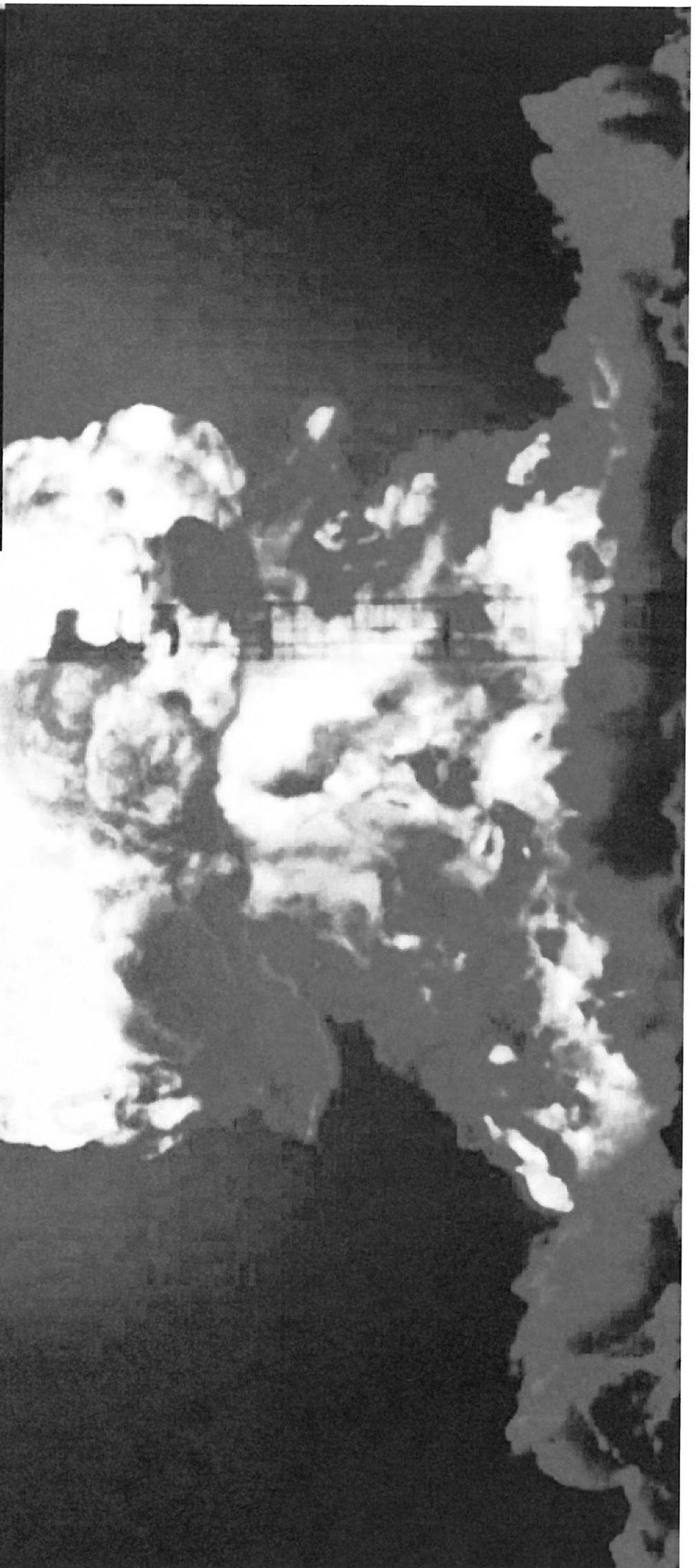
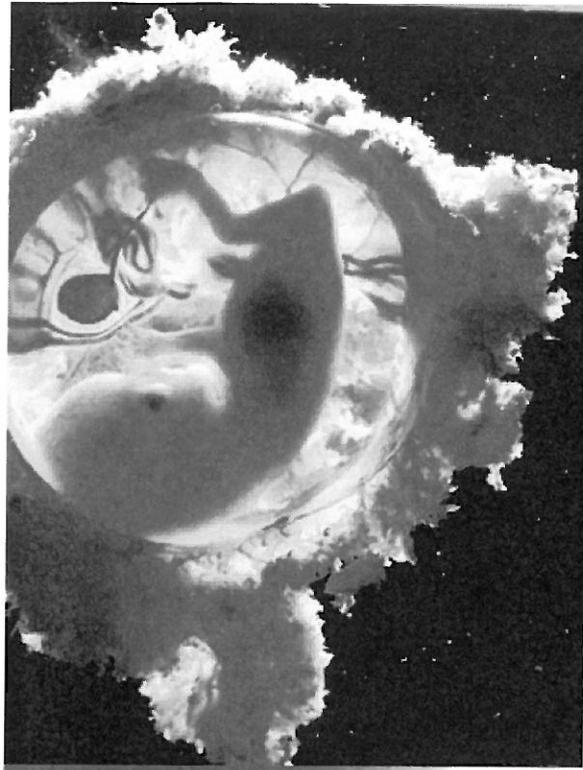
P.V. : Pour rester dans le domaine de l'espace et de l'aménagement du territoire, il y a un élément que j'aimerais aborder, c'est celui de l'écologie grise. Je crois qu'il peut toucher beaucoup de lecteurs. L'écologie, en Allemagne, est un élément très important et un instrument politique, contrairement à la France. Or, c'est l'écologie de la nature, c'est-à-dire que ces écologistes, les *Grüne*, s'opposent à la pollution des substances qui composent la nature. Vous venez d'en parler d'une certaine manière à travers les paquebots-poubelles nucléaires. Mais à côté de l'écologie de la

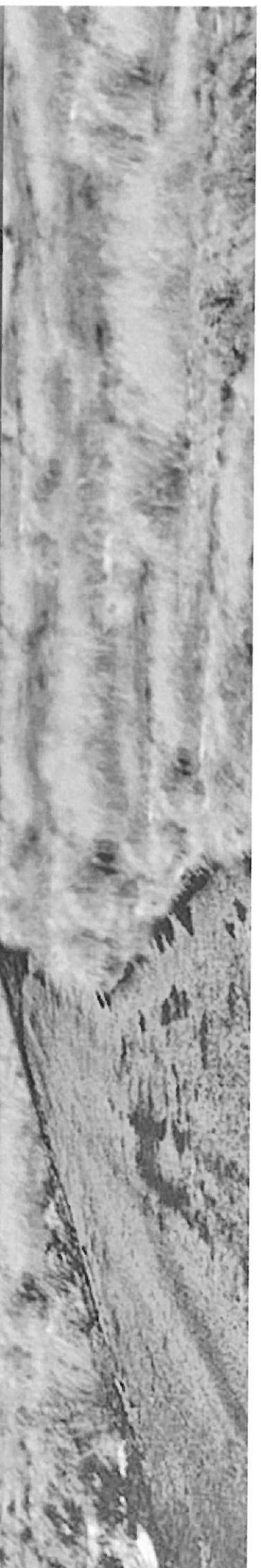
pollution de la nature, il y a l'écologie de la pollution de la « grandeur nature », c'est-à-dire, l'écologie des distances, que j'appelle l'écologie grise. Les distances entre les choses, font partie de la nature. Mettre des choses jointives ou les séparer, fait partie de la nature et les distances font partie des substances. Or, tous les progrès d'accélération, et de l'Histoire, et de la réalité (après la révolution des transports et celle des transmissions), ne font que réduire à rien les distances. D'abord, les distances matérielles terrestres à travers les chemins de fer, l'autoroute, le déplacement en avion et ensuite les distances immatérielles et électro-magnétiques, à travers l'invention des télé-communications. Il y a donc une grande menace à l'horizon, ce que Foucault repère au XVIII<sup>e</sup> siècle : l'idéologie du « grand renfermement », est en réalité devant nous. Le renfermement dont parle Foucault, c'est l'enfermement des fous dans les asiles. Or ce qui se prépare, c'est l'enfermement des hommes sur une planète réduite à rien. Et un sentiment d'incarcération se développera, se développe déjà, dans une société où les voyages ne forment plus la jeunesse, puisque le monde est déjà vu, déjà parcouru, à travers les médias, dès l'enfance. Je crois qu'il y a là pour le peuple de la *Wandering*, pour les peuples de l'Europe romantique une énorme menace que je ressens comme l'épuisement du monde comme étendue et comme durée...

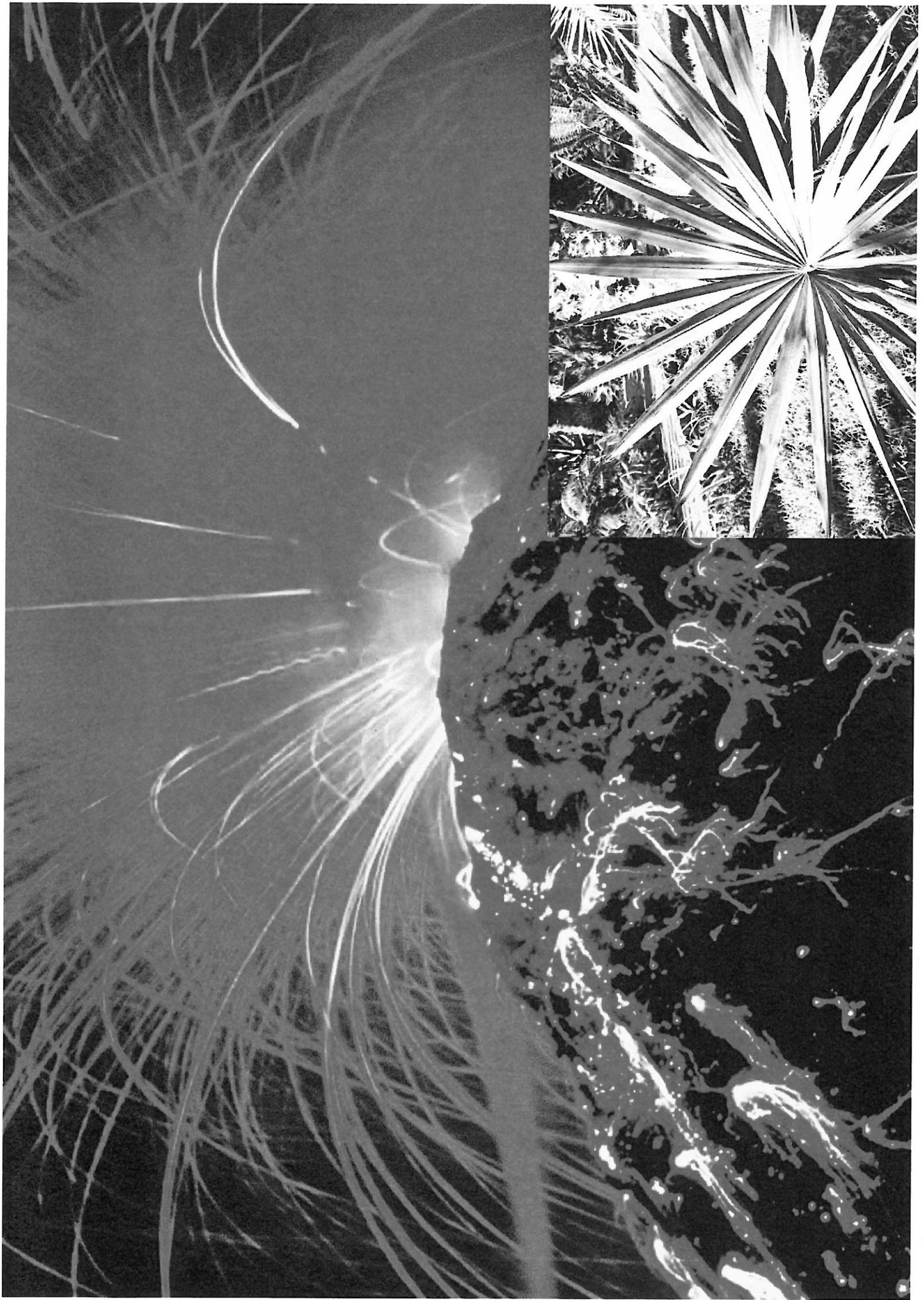
~~me. J'en reviens à la citation de Gilles Deleuze à propos de Beckett en exergue du premier entretien de ce livre, ce que Léo Ferré a dit à sa manière : « il n'y a plus rien, plus plus rien ». Mais nous ne sommes pas épuisés !~~

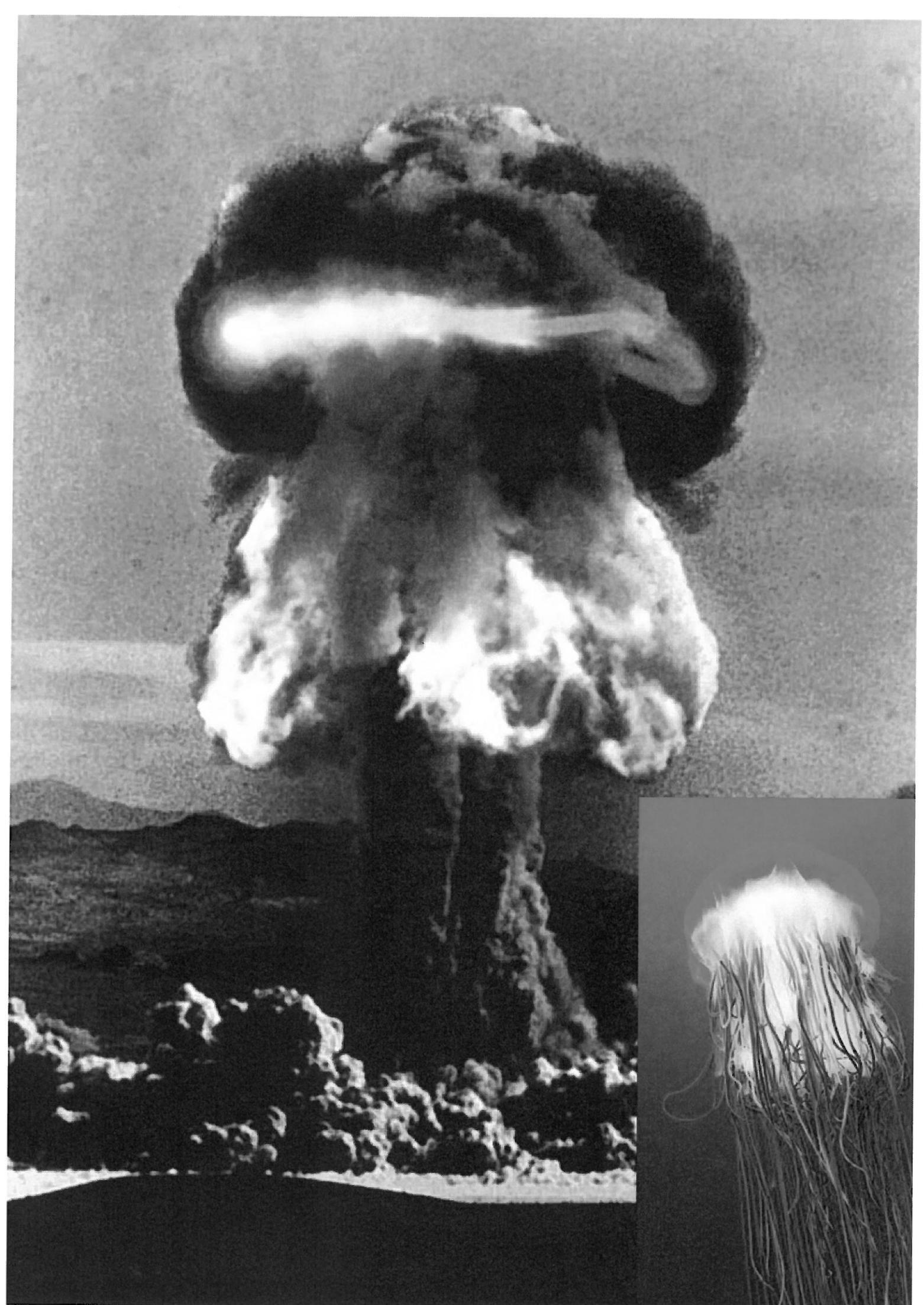
~~pv : La pollution immatérielle ne se voit pas, ou plutôt elle se voit à la télévision ; d'un monde réduit à rien, d'un monde qu'on peut parcourir comme une grande ville, instantanément, avec des avions hypersoniques qui mettront deux heures pour aller à Tokyo — le temps qu'il faut pour aller en tgv à Lyon aujourd'hui — avec des télé-conférences et des inter-activités qui réuniront les villes du monde dans la chambre d'appel. Je crois que cette inter-activité tant souhaitée par les cybernéticiens, est une fin du monde, non pas au sens apocalyptique, mais une réduction du monde, qui est une sorte de mort, de destruction du monde comme grandeur de la nature.~~

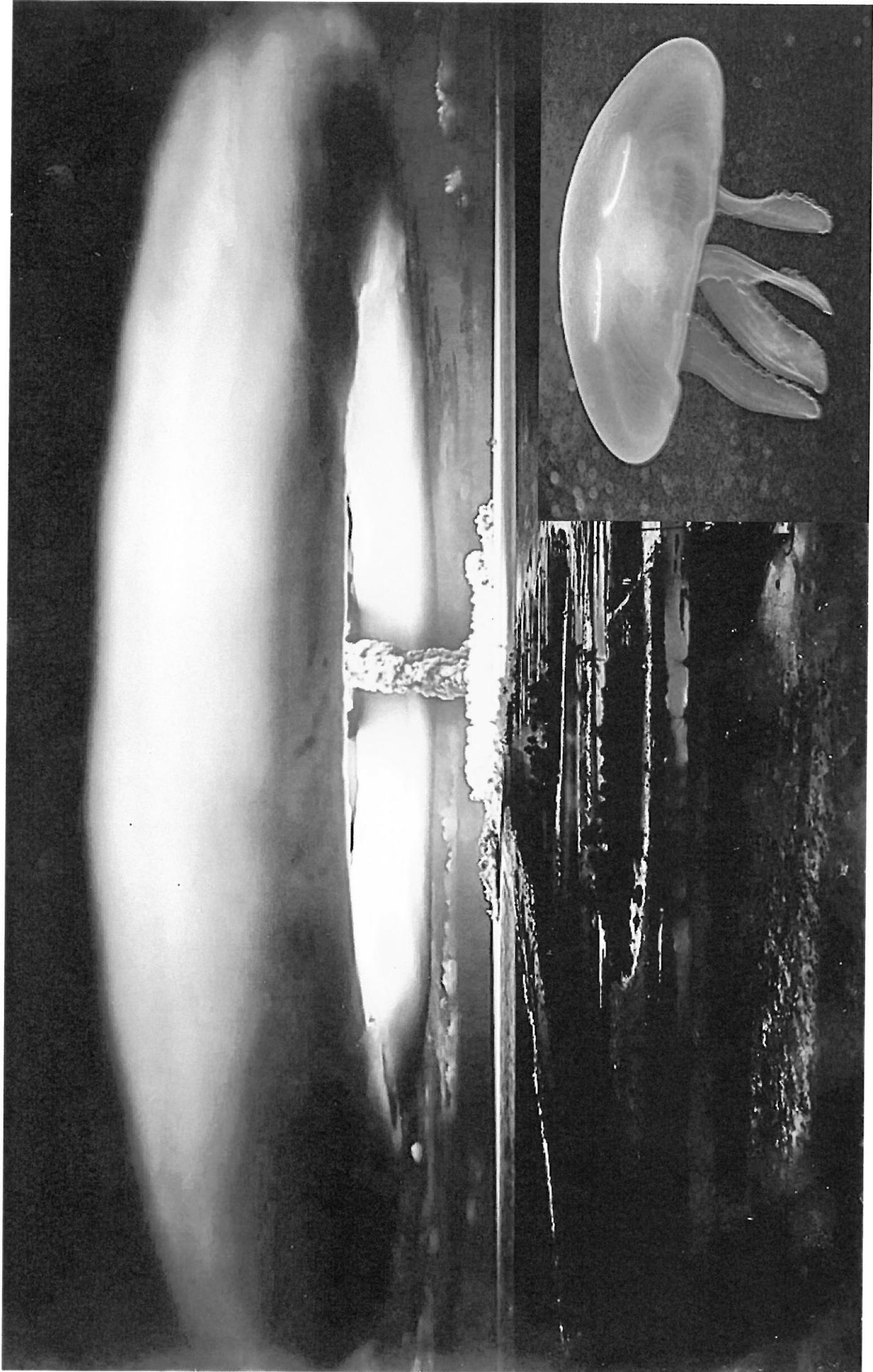
~~\*\*\* : D'où l'importance à mon sens et c'est à travers une des questions qui me travaillent sans cesse — en fait l'interactivité, en tant qu'enseignante, la compréhension de la~~

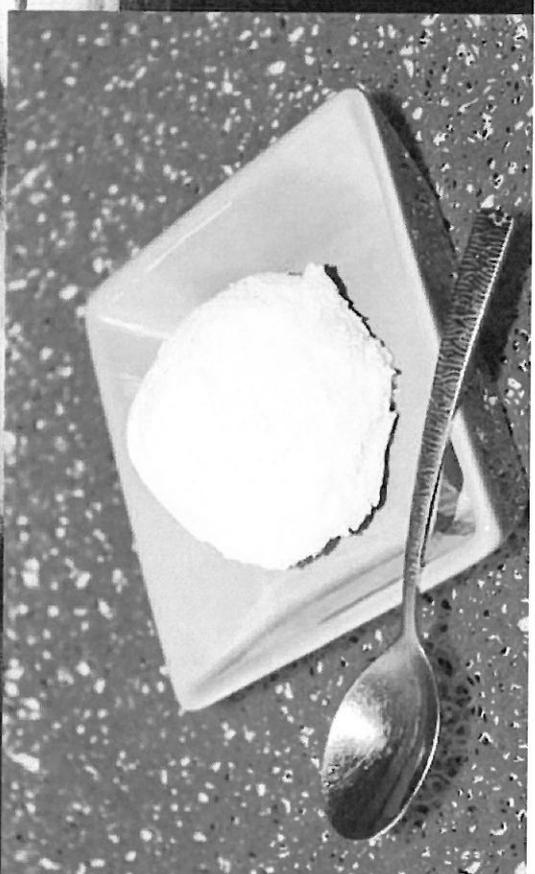
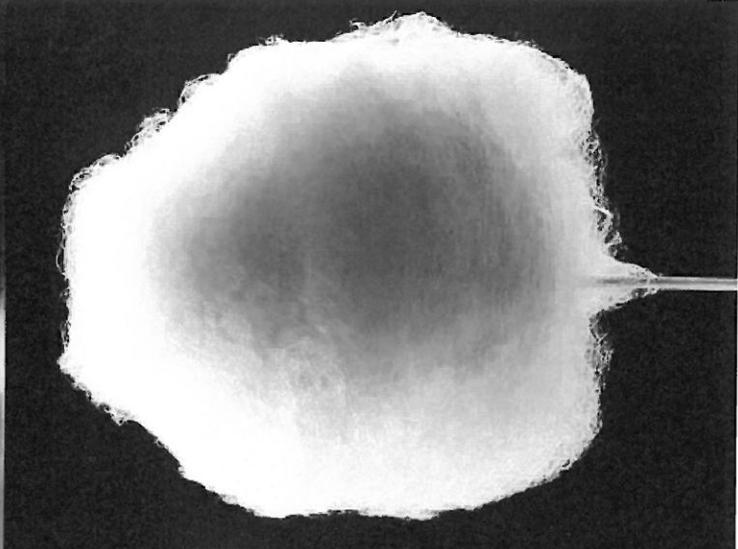


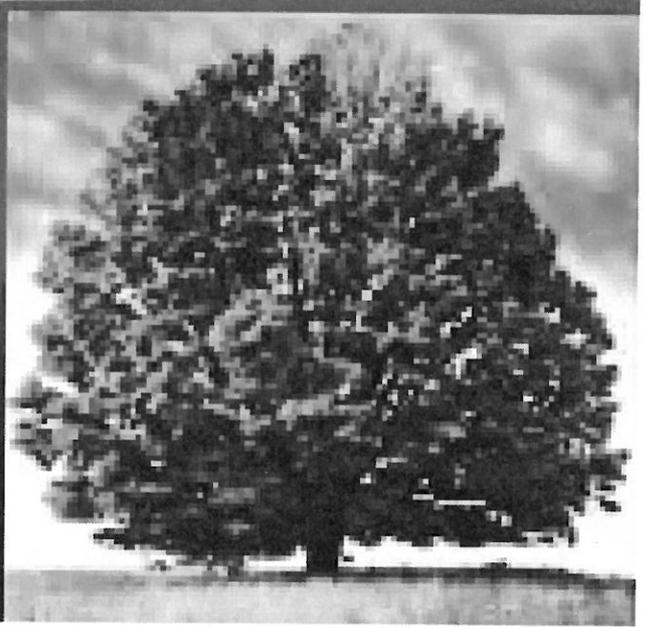
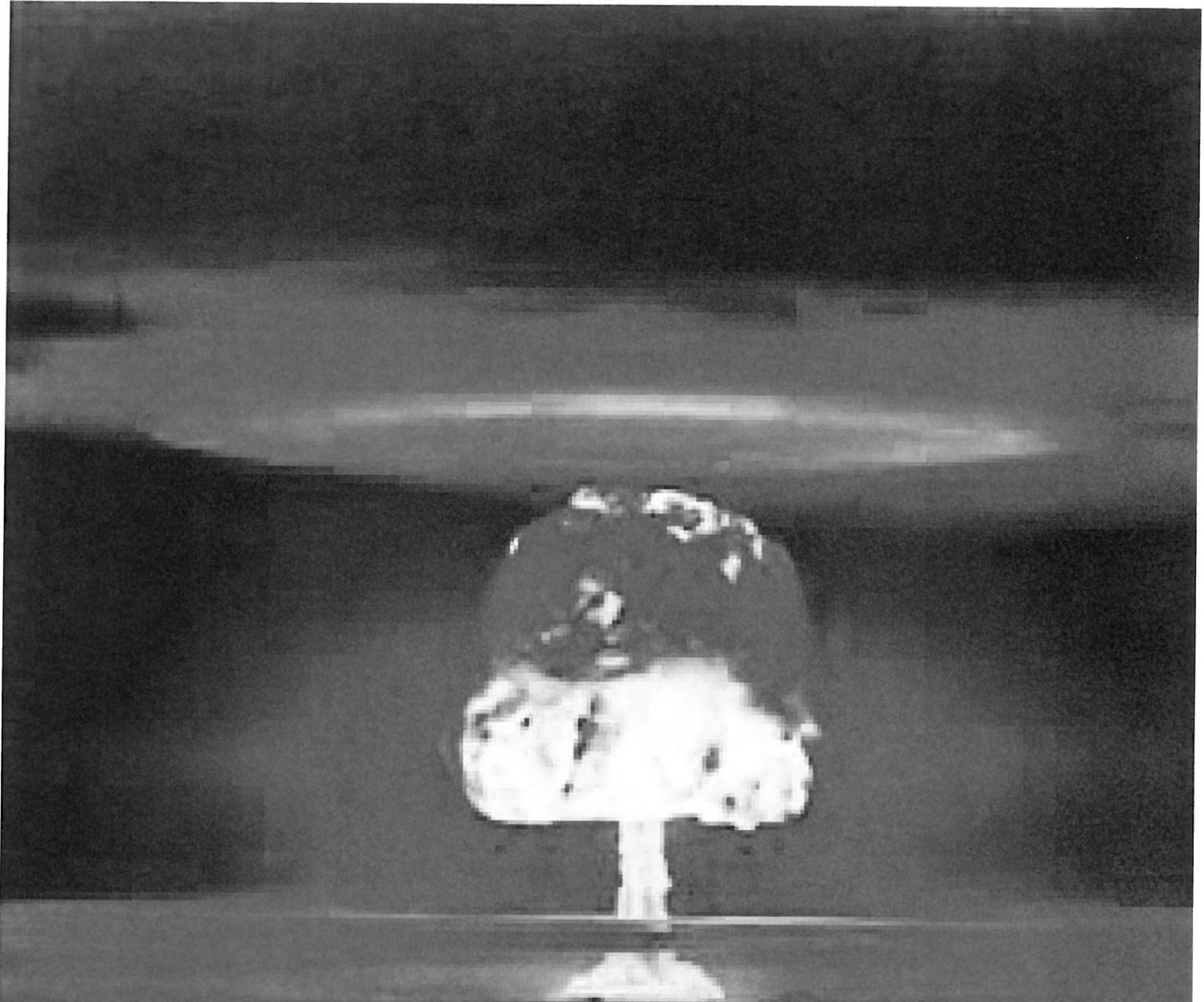












# HIER

Mardi 17 septembre 2013

## Atelier de transmission

2 comédiens (Benoît et Judith)  
2 participants (Chantal et Guillaume)

Autour de Dom Juan et Gusman.

A la demande des participants, l'atelier de transmission se développe surtout autour d'une discussion sur la question du hasard, la façon de répéter et enfin sur tout le processus de travail. L'approche de *Dom Juan* d'un point de vue politique, moral et religieux fait également l'objet d'un échange assez poussé.

Ensuite, une lecture de la scène 1 de l'acte III, où Dom Juan (en habit de campagne) et Sganarelle (en habit de médecin) discutent à cheval, est proposée aux participants.

Puis, un travail a lieu autour du monologue sur l'hypocrisie, scène 2 de l'acte V. Les participants proposent, au plateau, une interprétation en lecture. Ce qui amène à se poser la question de l'hypocrisie sur les trois pièces de Molière (*Dom Juan*, *Tartuffe* et *Le Misanthrope*).

Enfin, les comédiens font part des différentes manières d'aborder la scène de Gusman.

## Répétition

Travail sur l'acte I de *Tartuffe*, puis de la scène de Valère, Marianne et Dorine à l'acte II.

Le rideau bleu est fermé.

Travail essentiellement sur le texte et la rythmique.

Italienne de *Dom Juan* à 17h30.

## Représentation

77 Personnes

Premier groupe scolaire : 30 élèves du lycée Saint Just.

Un accident de représentation prend un sens inattendu dans la pièce et entre en écho avec le journal du jour (N°11) qui portait sur le hasard et l'accident : à la fin de la pièce, le spectre apparaît puis s'envole pour laisser place à la pendule, figure du temps toujours plus menaçante. Normalement, lorsque Dom Juan frappe la pendule de son épée, cette dernière disparaît dans les cintres. Mais ce soir, un petit problème technique fait que la pendule demeure suspendue au centre de la scène. Lorsque Dom Juan meurt, la pendule est toujours là, comme le poids pesant de la mort et du temps. La pendule témoigne alors d'une triple mort : celle de Dom Juan, brûlé par un feu invisible, celle de la représentation – qui prend fin –, celle, plus métaphorique, des spectateurs, renvoyés au noir d'une pièce qui s'achève.

